

1

1^{er} octobre 2004

L'ordre d'exécution arriva au cours de la matinée, dans une grande enveloppe blanche frappée du mot « Confidentiel » et adressée à Tab Mason, directeur du pénitencier d'État de l'Oregon. Mason s'attendait à cette éventualité. Environ deux semaines plus tôt, le procureur de district du comté de Crook avait laissé échapper que le condamné Daniel Joseph Robbin renonçait, au terme de dix-neuf années dans le couloir de la mort, à tout recours.

Mason flanqua le pli et un dossier épais comme son poing sur son bureau, passa la main sur son crâne rasé de frais. En vingt années de service au sein de l'administration pénitentiaire, il était passé par des prisons d'Illinois, de Louisiane, ou encore de Floride, et avait participé à une demi-douzaine d'exécutions, mais jamais il n'avait dirigé la procédure à proprement parler. Jusque-là, il s'était borné à mener le condamné, le sangler et remonter les stores de la salle des témoins avant de patienter en retrait. L'un de ses collègues en Floride avait officié à cinquante reprises. « On finit par s'y faire », avait-il déclaré à Mason alors que ce dernier terminait sa première exécution la tête dans la poubelle, occupé à vomir.

Après s'être affalé dans son fauteuil, il alluma sa lampe de bureau d'une chiquenaude et ouvrit le dossier de Robbin. Ce dernier y apparaissait en photo, de face et de profil. Lors de son arrestation, il avait dix-neuf ans, des cheveux longs en bataille et une longue fente hostile à la place des yeux. Mason

tourna la page pour se plonger dans la lecture des faits. L'après-midi du 6 mai 1985, Daniel Joseph Robbin avait roué de coups puis blessé par balle Steven Joseph Stanley, alias Shep, âgé de quinze ans, dont il cambriolait le domicile au 111 Indian Ridge Lane, à Blaine. Encore en vie lorsque son père, le shérif adjoint Nathan Patrick Stanley, l'avait trouvé, Shep avait succombé avant l'arrivée des secours. Les autres membres de la famille, Irene Lucinda Stanley, la mère, et Barbara Lee, alias Bliss, la petite sœur de douze ans, étaient absents au moment du drame. Originaires de l'Illinois, les Stanley s'étaient installés dans l'Oregon un an et demi plus tôt.

Mason parcourut encore quelques pages, survolant des documents de la cour, des lettres et des clichés. Il se carra ensuite dans son fauteuil et regarda par la fenêtre. Un bloc rectangulaire était planté à l'extrémité nord de l'enceinte pénitentiaire de douze hectares, solitaire. Plus de sept ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait été le théâtre d'une exécution. Mason avait gravi les échelons de la prison d'État de Floride, à Raiford, mû par l'ambition d'atteindre un poste comme celui qu'il occupait à présent, à la tête d'un grand établissement, assorti d'un bon salaire et de larges prérogatives. Il exhala un long soupir écoeuré. Pourquoi maintenant ? Le pénitencier de l'Oregon était surpeuplé ; les détenus, fous pour la moitié, s'entassaient à plusieurs par cellules ; les bagarres éclataient de toutes parts et les gangs devenaient incontrôlables ; les conflits raciaux venaient s'ajouter aux problèmes de drogue. Et, pendant ce temps, on continuait d'effectuer des coupes claires dans le budget alloué au suivi psychologique et à la réinsertion.

Mason relut l'ordre. L'exécution était prévue pour le 29 octobre, à minuit une.

« Moins d'un foutu mois », lâcha-t-il avec un branlement de tête.

Alors, comme pour se sortir de sa torpeur, il tapa dans ses mains dépareillées, l'une aussi sombre que le reste de sa peau noire, l'autre d'une blancheur étrange, sinon grotesque. Les soupirs ne faisaient pas partie du boulot. Pas plus que les jérémiades, les flottements, les tâtonnements et tout ce qui pouvait

trahir la moindre réticence, la moindre hésitation face à la tâche à accomplir. L'ensemble de sa carrière le conduisait inexorablement vers une épreuve comme celle-là. À partir de maintenant, c'était lui qui, par son attitude, ses paroles et ses actes, donnerait le ton. Or il savait précisément quel ton s'imposait.

2

Septembre 1983

Elle se rappelait la date, le 20 septembre, et l'heure, 18 heures. L'air était piqué d'une odeur de pommes et, au loin, sur les rives du fleuve, des oies prenaient leur envol. Son fils de treize ans et demi, Shep, jouait de la trompette dans le champ près de la grange, et sa benjamine, Bliss, se balançait sur un pneu pendu à une branche avec son meilleur ami, Jeff. Quant à elle, Irene Stanley, trente-deux ans et tirée à quatre épingles, elle préparait le dîner pour sa famille.

Nathan gara leur pick-up flambant neuf devant la maison. D'un geste vif, il retira son chapeau de ranger à large bord et salua les enfants de la main avant d'entrer avec fracas par la porte de derrière. Dans la cuisine, il gifla le plan de travail avec une carte des États-Unis, qu'il abandonna près de la planche sur laquelle elle découpait les légumes.

Nathan était un bel homme avec des muscles de boxeur, des cheveux cuivrés et des yeux verts brillants. Elle sourit tandis qu'il ôtait son blouson et le déposait avec son chapeau sur la table en lui racontant qu'il avait reçu un coup de téléphone d'un ancien copain de l'armée dans la matinée.

— Il est shérif dans l'Oregon. Il propose de m'engager comme premier adjoint.

Irene leva les yeux de sa planche.

— Je ne savais pas que tu cherchais du travail.

Nathan était adjoint du shérif du comté d'Union depuis presque neuf ans. Pas premier adjoint, certes, mais en bonne

voie de le devenir. Avec son intelligence, sa sociabilité et son passé de héros de guerre, il ne pouvait, d'après Irene, que finir shérif.

— Moi non plus, avant de parler à Dobin. C'est son nom, Dobin Colbat. On était assez soudés au Vietnam.

— Le shérif « Col bas » ?

— Colbat, avec un « t » à la fin.

— Aaahh...

S'emparant d'une pomme de terre, elle la coupa en deux et l'ajouta aux ingrédients du ragoût du soir : du bœuf, des carottes et les petits oignons que Nathan détestait tant mais dont les enfants raffolaient.

— C'est un type bien, continua son mari. Malin, vif, avec un bel avenir devant lui.

Il écarta la planche à découper pour déployer sa carte toute neuve au papier encore rigide, exposant un entrecroisement de lignes bleues et rouges sur le bloc formé par les quarante-huit États entre les frontières canadienne et mexicaine. De l'index, il traça une droite partant du centre de la carte vers sa gauche et s'arrêta sur le mot « Oregon ».

— C'est le désert, par là-bas, les grands espaces. Je te jure, dans certains coins, on se croirait encore dans le Far West.

Les yeux fixés sur le point où reposait le doigt de Nathan, Irene se figura une scène tirée d'un film de John Wayne, avec des cow-boys, des Indiens, des saloons et des serveuses plantureuses. Son plus grand périple à l'Ouest s'était arrêté à Saint Louis, dans le Missouri, et cela lui suffisait amplement.

— Il y a tout, là-bas, chérie. Des montagnes, des lacs, l'océan, tout ce que tu veux !

Irene posa son couteau. Elle avait grandi dans cette maison. Sa mère avait mitonné des petits plats dans cette cuisine, et sa grand-mère avant elle. C'était son arrière-grand-père qui avait construit la ferme, sur un joli terrain fertile blotti au creux d'un méandre du Mississippi. Nathan, lui, avait grandi à moins de cinq kilomètres de là. Sa famille tenait l'unique boucherie de Carlton depuis cinquante-cinq ans. Leurs deux enfants, Shep et Bliss, allaient dans la même école qu'eux et héritaient même parfois de leurs

anciens professeurs. Ils étaient chez eux dans le sud de l'Illinois, nulle part ailleurs, et elle entendait bien qu'il en restât ainsi. Elle se tourna pour faire face à son mari.

— Pas la famille, Nathan. Nous n'avons aucune famille, là-bas.

Nathan reprit sa carte d'un geste brusque et la referma avec soin sur les pliures.

— Justement, on a toujours vécu dans les jupes de la famille. La tienne, la mienne... C'est vrai, quoi, tu n'as jamais eu envie de couper le cordon, de voir ce dont on est capables tout seuls ? lança-t-il en se fouettant la paume avec la carte. Ça nous fera du bien de prendre le large.

Après l'avoir considéré un instant, Irene replaça sa planche à découper devant elle en se demandant quelle idée saugrenue il s'était fourrée dans le crâne et, surtout, comment diable la lui en sortir. Quoique de taille moyenne, Nathan affichait l'assurance d'un homme grand. Son cou épais et puissant supportait une tête bien dure. Une fois qu'il avait pris une décision, plus rien ne l'arrêtait.

— Je ne te suis pas, Nathan Stanley. Partir ne ferait de bien à personne d'autre que toi, et encore.

Nathan s'empara d'une carotte, croqua dedans et se dirigea vers l'évier. Avec un soupir, Irene se mit à en trancher une autre, percutant la planche de son couteau avec des claquements sonores.

— On ne déracine pas les gens comme des mauvaises herbes, Nathan. Bon, je sais que certains le font, mais ce n'est pas une raison. Nous sommes chez nous, ici.

Clac.

— Tout le monde vit ici.

Clac.

— Ta mère, ton frère, nos tantes, nos oncles, nos cousins, nos neveux.

Clac, clac, clac, clac.

— Tous les gens qui comptent pour nous habitent dans le coin. Et qu'importe s'ils nous sortent par les yeux, nous horripilent, nous cassent les pieds ou que sais-je encore ? C'est la famille. On n'abandonne pas la famille.

Elle racla les rondelles de carotte pour les transvaser dans une jatte et rejoignit son mari devant l'évier.

— De toute façon, ajouta-t-elle en le poussant d'un petit coup de hanche, il y a l'école. Bliss vient d'être élue déléguée adjointe de sa classe, et Shep, Shep...

Elle coupa l'eau et, s'épongeant les mains avec un torchon, jeta un regard par la fenêtre. Le soleil se dilatait en un disque de feu sur un ciel écarlate, teintant la terre, la grange et les enfants d'un camaïeu pêche et rose. Bliss et Jeff grimpaient au vieil érable tandis que Shep jouait de la trompette dans le champ. Irene serra le torchon contre sa poitrine en reconnaissant les longues notes suppliantes de « Douce Nuit ». Son fils terminait chaque journée sur ce morceau, qu'il interprétait à la trompette dehors, si le temps le lui permettait, ou au piano à l'intérieur. Nathan rouspétait souvent à ce sujet. Cela le rendait dingue d'entendre un chant de Noël à longueur d'année.

— Shep...

Nathan cracha son dernier morceau de carotte dans l'évier avant de refermer brutalement la fenêtre.

— Crois-moi qu'un endroit comme l'Oregon lui fera le plus grand bien ! lança-t-il en s'essuyant la bouche d'un revers de la main. Pour tout te dire, Irene, je crois que c'est exactement ce qu'il faut au gamin.

3

1^{er} octobre 2004

Tab Mason avait environ trente-cinq ans lorsque sa main droite avait commencé à se dépigmenter. Le phénomène avait débuté par des mouchetures, comme si son grand corps d'athlète noir avait été éclaboussé de Javel, puis les taches s'étaient étendues et fondues entre elles, si bien que son poing entier aurait pu appartenir à n'importe quel Blanc croupissant dans le couloir de la mort de l'État d'Oregon. La seule différence, c'était que cette main-là n'avait jamais tué personne.

Il s'en était fallu de peu, certes. Un souvenir surgit dans son esprit : l'éclair d'un sourire ; un relent de craie, de bois, de sueur ; Tulane et son affreux rire brouillé... Mason resserra son poing autour du combiné de téléphone et chassa instantanément ces images, presque par réflexe.

— Mason, mon vieux ! s'exclama Dick Gefke dans l'appareil. Vous venez au match ?

Mason roula des yeux. S'il avait patienté quatre minutes et demie au bout du fil, ce n'était pas pour parler sport.

— Non, monsieur, j'ai bien peur de ne pas pouvoir.

— C'est pas vrai, Tab ! Vous savez ce que vous ratez, j'espère.

Mason dut reconnaître que non, ce qui provoqua un soupir chez son supérieur. Dans l'esprit de cet ancien *quarterback* universitaire, tous les Noirs nourrissaient un goût inné pour le sport. Un instinct, comme il l'avait précisé à plusieurs reprises. Mason considérait le directeur du département correctionnel de l'État d'Oregon comme un crétin au bon cœur, une éti-

quette qui s'appliquait d'ailleurs à la plupart de ses rencontres depuis son arrivée à Salem, cinq ans auparavant. Des gens tous plutôt gentils, mais si peu habitués à côtoyer des Noirs qu'ils s'obstinaient à en faire trop, formulant tout un tas de commentaires qui, prononcés dans un autre environnement – à Chicago, par exemple –, leur auraient valu quelques belles raclées, si ce n'est tout bonnement une balle dans le crâne.

— J'ai des choses à faire, monsieur.

— C'est vraiment dommage, parce que croyez-moi, on ne va faire qu'une bouchée de l'Arizona. Suzie et moi partons à Eugene ce soir afin d'éviter les embouteillages.

Mason imagina ce grand costaud et le point d'exclamation exubérant qui lui tenait lieu de femme emprunter l'autoroute 5 en direction du sud dans leur Ford Expedition vert sapin décorée du canard mascotte des Fighting Ducks de l'université de l'Oregon. Il secoua la tête.

— Oui, je suis certain que ce sera un bon match. Écoutez, poursuivit-il en passant sa main sur son crâne lisse, j'appelais pour autre chose.

Il annonça à Gefke l'arrivée de l'ordre d'exécution.

— Nom d'un chien ! Il a arrêté de faire appel, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Et ça nous laisse quoi, quatre semaines pour nous préparer ? J'imagine que le moment n'aurait pas pu être mieux choisi. Savez-vous où se trouve le gouverneur à l'heure où je vous parle ?

Mason enleva une peluche accrochée à la manche de sa veste, la roula entre ses doigts.

— Non.

— À Portland, pour s'entretenir avec un groupe de défense des droits des victimes. Son équipe vient de me téléphoner pour me demander les statistiques de la nouvelle prison. Vous devinez ce qu'il fait ?

— Campagne, répondit Mason en lâchant la boulette de fibres dans une petite poubelle argentée.

— Tout juste, il fait campagne. La course est serrée, et avec ce que vous venez de m'annoncer... Nom d'un chien ! Bref, disons que vous avez écopé d'une sacrée responsabilité.

Mason en convint d'un mouvement de tête. Il n'avait pas songé à l'imminence des élections en lisant l'ordre d'exécution.

— Dites-moi, de quand date la dernière? l'interrogea le directeur.

— De 1997. Sept ans, quatre mois, deux semaines et deux jours, pour être exact.

— Comment? Vous êtes incapable de m'indiquer le nombre d'heures!

Sachant qu'il fallait à un homme une moyenne de douze minutes pour succomber à une injection mortelle, Mason jeta un regard à l'horloge et effectua un calcul rapide.

— Onze, conclut-il. Et quarante-huit minutes.

Gefke pouffa de rire.

— Vous, alors! Le pot sur votre bureau est toujours plein de crayons taillés à la perfection?

Le regard de Mason se posa sur sa table de travail, où se trouvaient en effet douze crayons à la pointe affûtée comme une aiguille.

— C'est ce que j'aime chez vous, Tab, vous êtes sans surprise. Écoutez, vous devez déjà y avoir pensé, mais vous devriez contacter le directeur du pénitencier de l'époque pour voir comment il s'y était pris pour mener l'affaire. Parce que je vous préviens, Tab, il est hors de question de cafouiller. Surtout avec un calendrier pareil. Mais c'est dans vos cordes, n'est-ce pas?

Mason saisit un crayon, qu'il se mit à tapoter contre sa cuisse.

— C'est dans mes cordes, oui.

— Bien. Maintenant, dites-moi ce que je peux faire pour vous.

Les yeux de Mason se fixèrent sur une photo de sa fille, à l'autre bout de la pièce. Elle avait sept ans sur ce portrait, encore l'âge de s'attacher les cheveux avec des élastiques de couleur vive et de sourire. Aujourd'hui, les clichés que sa mère lui envoyait présentaient une jeune femme avec des cheveux orange et une expression bien trop aguicheuse sous des tonnes de maquillage. Seize ans, seulement, et déjà tout d'une tapineuse.

— Vous êtes censé prévenir le gouverneur et le procureur général. Je leur ferai remettre des copies de l'ordre.

— Très bien, je m'occupe des relations extérieures. Mais autant vous avertir tout de suite, je n'entends pas vous en écarter. Je sais que cela ne vous plaît pas, mais vous allez devoir vous placer en première ligne dans cette affaire. Conférences de presse, interviews et tout le tremblement. Et laissez-moi vous dire que les journalistes seront comme des mouches autour d'un tas de merde, c'est couru d'avance.

Mason cessa de marteler sa cuisse avec le crayon. S'il n'aimait pas avoir affaire avec la presse, il appréciait encore moins l'analogie de son supérieur, trop exacte à son goût. Difficile de trouver pire boulot que celui d'exécuter un homme. Peut-être pas pour d'autres, mais en ce matin radieux d'octobre, il avait, pour sa part, la nette impression d'être dans la merde jusqu'au cou.

— Alors, à combien est la cote ? reprit Gefke.

— Pardon ?

— Je vous parie cent dollars que vous n'aurez pas le temps de dire à ce Robbin que ses jours sont comptés qu'il sautera sur le téléphone pour appeler son avocat. C'est carrément impossible qu'il attende tranquillement que ça se passe. C'est contraire à la nature humaine.

— Pas si sûr, objecta Mason. Il n'est pas facile à cerner, celui-là.

— Oui, oui, nous verrons bien. Faites attention, tout de même. Prenez un ou deux hommes avec vous lorsque vous lui annoncerez la nouvelle, au cas où il péterait les plombs.

Mason mesura cette probabilité. Robbin n'avait jamais fait l'objet d'un quelconque rapport disciplinaire depuis son incarcération ; au contraire, il affichait une conduite exemplaire : il laissait les autres en paix, lisait beaucoup et dessinait. Il avait même gagné le privilège de suivre quelques cours.

— Je ne crois pas qu'il nous causera de soucis, mais cela pose une autre question : Waters est supposé être présent quand je vais parler à Robbin, vous savez, en tant que responsable de la sécurité. Seulement, voilà, il est parti chasser avec son fils, il sera absent une semaine entière.

— Faites comme bon vous semble. Prenez quelqu'un d'autre, si vous voulez.

— Vous, par exemple ?

Gefke rit.

— Je ne crois pas, mon vieux. Je vous l'ai dit, c'est votre bébé. Je gère le côté politique ; vous, la procédure. Est-ce clair ?

— Oui, très clair.